

PROLOGUE

Centre d'accueil de Sainte-Anne-du-Nord, 1990

LE mois de novembre avait été beaucoup plus froid que d'habitude. Décembre arrivait à peine que la terre était déjà recouverte d'un épais manteau de neige. Un vent du nord soufflait sans arrêt depuis plus d'une semaine. On aurait dit que le froid s'infiltrait partout, au travers des murs, ainsi que par les fenêtres et le toit.

Assise dans sa berceuse qui craquait de partout comme un vieux corps usé, Éva Lafontaine somnolait, bien emmitouflée dans son châle de laine, dernier vestige de l'époque où ses pauvres mains pouvaient encore manier les aiguilles à tricoter. Elle ne dormait pas vraiment, même si tout dans son attitude le laissait supposer. Depuis quelque temps, ses souvenirs affluaient, ne lui laissant aucun répit. Elle qui croyait avoir perdu la clé de son jardin secret se voyait replongée dans son passé.

Éva Lafontaine avait fêté ses quatre-vingt-six ans quelques jours auparavant. Depuis quatre ans, déjà, elle vivait là, dans cette minuscule chambre meublée comme une cellule de nonne, avec seulement un lit, sa vieille chaise berçante et une petite commode sur laquelle elle déposait son chapelet tous les soirs avant de s'endormir. Elle ne désirait rien de plus; ce dénuement lui convenait très bien. Elle attendait la mort simplement, avec sérénité.

Elle avait choisi elle-même de venir habiter au Centre d'accueil de Sainte-Anne-du-Nord. Personne ne l'y avait poussée. Depuis quelques années, sa santé devenue chancelante l'obligeait à demander de l'aide. Elle ne pouvait plus sortir seule pour faire ses achats. Les simples actes de la vie quotidienne étaient devenus une corvée. Prendre son bain la terrorisait. Elle craignait de tomber et de se fracturer les os. Son médecin l'avait prévenue qu'une fracture de la hanche à son âge pouvait la clouer au lit pour le reste de ses jours. La seule idée d'être à la merci de n'importe qui, d'être obligée de compter sur les autres pour ses besoins les plus intimes lui faisait horreur. Elle était beaucoup trop fière. Jamais elle n'avait baissé la tête et c'était ainsi qu'elle voulait mourir, la tête haute, dans la dignité. Elle avait donc pris la décision de demander à être placée, car, même si son corps ne lui obéissait pas toujours, elle avait conservé toute sa lucidité. Elle était en mesure de disposer elle-même des années qui lui restaient à vivre.

Ses enfants, qui s'inquiétaient pour elle, avaient accueilli avec soulagement la décision de leur mère. Ils la savaient maintenant en sécurité, entourée de soins et sous la surveillance de personnes compétentes.

Très vite, Éva s'était habituée à la routine de son nouveau chez-soi. En général, les gens étaient gentils avec elle. De toute façon, ce n'était qu'un tremplin avant de plonger dans l'au-delà.

Toujours vêtue sobrement, mais avec goût, son abondante chevelure argentée ramenée en arrière en un chignon tressé à la perfection, elle dégageait une certaine noblesse. Certains l'avaient même surnommée madame la Comtesse.

Éva était une personne solitaire. On ne lui connaissait aucun ami. Il n'y avait que ses enfants qui venaient la voir de temps en temps. Elle avait enterré tout le monde, disait-elle en plaisantant. Veuf depuis quelques années, Aimé, son fils aîné, venait chaque semaine et lui apportait une boîte de cho-

colats. Il s'assoyait sur le pied du lit et, après la formulation machinale des questions usuelles telles que « Comment ça va? On vous traite bien? Avez-vous besoin de quelque chose? », il redevenait silencieux.

Peu volubile, il ne parlait que pour dire ce qu'il jugeait essentiel et indispensable. Par contre, sa présence était rassurante et apaisante. Souvent, Éva s'endormait. À son réveil, il était encore là, comme un ange gardien. Il lui disait alors au revoir et, après un léger baiser sur le front, il quittait la chambre sans faire de bruit. Éva le regardait s'éloigner en se rappelant avec tendresse l'enfant turbulent qu'il avait été. Un sourire affectueux se dessinait alors sur ses lèvres.

Sa fille Berthe, accompagnée par son mari Roméo Brousseau, ne manquait pas un seul dimanche. Ils arrivaient juste avant la messe et repartaient une fois l'office terminé. La visite hebdomadaire de sa fille aînée la réjouissait toujours. Les paroles et les longs discours étaient inutiles entre elles.

Lorette, sa cadette, était décédée du cancer quelques années auparavant. Les relations entre la mère et la fille n'avaient pas toujours été faciles. Obstinée et butée comme son père, Lorette était souvent en conflit avec Éva. Après son mariage avec le fils du notaire Parent, elle était allée vivre à Rouyn. Trop occupée par sa vie de *dame de la haute société*, elle ne venait pas souvent à Sainte-Anne-du-Nord visiter sa famille.

Puis, il y avait Georges, cet enfant qu'elle avait si mal aimé. Avec le temps, il était devenu presque un étranger pour elle. Ses études de médecine terminées, il était demeuré à Montréal. Il avait épousé une gentille infirmière qui lui avait donné deux merveilleux petits-enfants. Chaque année, il venait voir sa mère, accompagné de toute la famille. Mais, aujourd'hui, les enfants étaient grands. Ils n'avaient plus rien à faire d'une vieille grand-mère qu'ils connaissaient si peu. Il y avait maintenant plus d'un an qu'elle n'avait pas vu sa chère petite Éva-Marie.

Lentement, en s'appuyant sur les accoudoirs de sa berceuse, Éva réussit à se mettre debout. D'une main tremblante, elle replaça son châle, le serrant bien autour de ses épaules. À petits pas hésitants, elle se dirigea vers la fenêtre. Frissonnante, elle posa doucement les doigts sur la surface embuée et dessina un visage souriant. Pendant un court instant, elle demeura immobile, à contempler cette image qui la ramenait si loin dans son passé. Par ce bel après-midi de juin 1919, Éva avait laissé derrière elle tout ce qui avait été sa vie depuis sa naissance jusqu'à ce jour.

1.

Bientôt seize heures qu'ils avaient quitté la gare du Palais, à Québec, et le train roulait toujours, crachant derrière lui une épaisse fumée noire. La tête appuyée à la fenêtre du wagon, presque assoupie, Éva regardait défiler le paysage devant elle : des arbres, rien que des arbres. Parfois surgissait un coin de ciel bleu bien vite effacé par de gros nuages gris. Pour passer le temps, elle s'amusait à tracer de petits personnages amusants sur la vitre poussiéreuse de la voiture. Le voyage lui semblait interminable.

Soudain, une voix venue de nulle part la tira de son engourdissement.

— Senneterre! Senneterre! Tout le monde descend, le train repart dans une demi-heure!

En passant près d'elle, le contrôleur lui fit un clin d'œil, ce qui eut pour effet de lui faire monter le rouge aux joues. Elle baissa les yeux et se détourna rapidement. Elle remarqua alors sa petite sœur qui la fixait d'un air interrogateur. Juliette avait été réveillée brusquement et elle semblait complètement perdue. Éva lui dit d'une voix douce :

— N'aie pas peur, ma chérie, nous allons descendre quelques minutes pour nous dégourdir les jambes.

— Est-ce qu'on est arrivés?

— Pas encore, mais ce ne sera plus très long, maintenant.

— Je suis fatiguée. Je n'aime pas ça, le train!

Armand Boisvert, leur père, se leva et s'étira en bâillant. C'était un bel homme de taille moyenne aux cheveux grisonnants et à l'allure fière. À quarante-six ans, il avait conservé la sveltesse de sa jeunesse. Ses yeux gris surmontés d'épais sourcils broussailleux brillaient d'intelligence et de vitalité, mais, tout au fond de son regard, une immuable tristesse se cachait en permanence depuis le décès de Blanche, son épouse bien-aimée.

Il prit Juliette dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Viens, ma puce, allons rejoindre tes frères qui, eux, ne se sont pas fait prier pour décamper. Regarde, ils sont déjà sur le quai de la gare.

De ses bras, la fillette entoura le cou de son père et appuya sa jolie tête blonde sur son épaule. Éva se leva à son tour et leur emboîta le pas.

Ils retrouvèrent Raoul et Maurice qui riaient aux éclats en se chamaillant comme des écoliers. Armand déposa Juliette sur le quai et, d'une voix chargée d'émotion, dit à ses enfants :

— Nous sommes rendus aux portes de l'Abitibi. Dans quelques heures, nous serons chez nous. Votre oncle Edmond nous attend, il a bien hâte de vous connaître. La dernière fois que j'ai vu mon frère, tu n'étais même pas née, ma belle Éva, mais tu étais en route. Ce qui veut dire que ça fait plus de quinze ans!

Maurice et Raoul se regardèrent, incrédules; ils n'arrivaient pas à imaginer qu'ils pourraient être aussi longtemps sans se voir.

Éva examinait les environs avec étonnement. Senneterre n'était pas vraiment une ville : à peine quarante cabanes en bois composaient tout le village avec de petites rues étroites qui les reliaient entre elles. Les pluies abondantes des derniers jours avaient transformé les routes en un véritable borbier. On pouvait à peine y poser les pieds sans enfoncer

jusqu'aux chevilles. Elle sentit les larmes lui piquer les yeux. Même si tout en elle se révoltait, elle ne devait pas pleurer. La décision de son père de tout quitter pour venir s'établir en Abitibi l'avait bouleversée. Elle se sentait prise au piège. Elle avait dû laisser derrière elle tout ce qui avait été sa vie. Une bien courte vie, mais c'était la sienne. On ne lui avait laissé aucun choix. Pour le moment, son père était heureux et c'était tout ce qui comptait.

Un bruit de voix inconnues chassa d'un coup son apitoiement. Deux adultes suivis d'une ribambelle d'enfants approchaient en discutant et en gesticulant. Elle ne comprenait rien à ce qu'ils disaient et leur accoutrement lui paraissait des plus bizarres. Elle rejoignit son père et lui demanda à voix basse :

— Papa, qui sont ces gens ?

Armand sourit devant le désarroi de sa fille.

— Ce sont des Algonquins, de vrais Sauvages comme dans ton livre d'histoire du Canada.

En entendant ces mots, la petite Juliette se réfugia dans les jupes d'Éva. L'espiègle Raoul, qui avait suivi toute la scène, envenima les choses en lui disant :

— Tu ferais mieux de cacher tes tresses, parce qu'ils vont te scalper.

La pauvre enfant se mit aussitôt à pleurnicher. Exaspérée, Éva asséna un violent coup de pied dans le mollet de son frère. Armand Boisvert dut prendre sa grosse voix pour calmer l'effervescence de ses rejetons, ce qui eut pour effet de déclencher une cascade de rires chez les coupables.

Raoul prit la petite Juliette sur ses épaules et se mit à courir le long de la voie ferrée, Éva sur les talons.

Armand aimait profondément ses enfants et il en était fier. Depuis la mort de sa chère Blanche, emportée l'année précédente par la grippe espagnole, il s'était rapproché d'eux. Il revoyait sa femme, affaiblie par la maladie, lui demander dans un dernier souffle d'en prendre soin et de les aimer

pour deux. Il l'avait suppliée de ne pas l'abandonner. Il avait besoin d'elle; tout seul, il n'arriverait pas à les élever. Blanche s'était battue de toutes ses forces, mais la mort avait gagné.

Désespéré, il avait vu les gens mourir par dizaines autour de lui. Les symptômes de la maladie, fièvre, toux, congestion, arrivaient brusquement et se transformaient en bronchite sévère qui entraînait la mort par suffocation en l'espace de trois à cinq jours.

Au début du mois d'octobre 1918, la plupart des lieux publics avaient été fermés; seules les églises étaient demeurées ouvertes. L'archevêque de Montréal, monseigneur Louis-Joseph-Napoléon-Paul Bruchési, dans une vibrante homélie adressée à tous les Québécois, leur avait demandé d'aller à la rencontre de Dieu et de s'en remettre à lui dans la prière. Malheureusement, Dieu n'était pas au rendez-vous, car plus de treize mille personnes avaient succombé seulement au Québec.

Subitement, à la fin du printemps 1919, le terrible fléau avait disparu, laissant derrière lui le souvenir d'un cauchemar horrible.

Armand avait cru devenir fou. Sans Blanche, il était perdu. Il n'arrivait pas à se résigner à son absence. Éva, quant à elle, avait dû abandonner l'école pour s'occuper de la maison et de sa petite sœur qui, âgée de cinq ans à peine, ne comprenait pas que sa mère ne soit plus là pour la bercer le soir et lui raconter une histoire avant de s'endormir. Elle avait reporté tout son besoin d'affection sur sa grande sœur, qu'elle suivait partout en babillant sans cesse, ce qui finissait toujours par faire sortir Éva de ses gonds.

La cadette avait trouvé la tâche difficile, au-delà de ses forces. Elle n'avait que quatorze ans et elle aussi avait été dévastée par le départ injuste de sa mère, mais on ne lui avait pas donné le choix. De laisser l'école lui avait brisé le cœur. Elle qui adorait l'étude et qui obtenait souvent la meilleure note de sa classe, elle s'était sentie dépouillée de toute sa

liberté. Elle regrettait le départ d'Imelda, l'aînée de la famille, qui s'était mariée l'année précédente. Éva se disait souvent que, si sa grande sœur avait été encore là, c'eût été elle qui aurait pris la place de sa mère. Éva aurait pu continuer ses études et réaliser son rêve d'entrer au couvent.

Ce même printemps, son père avait perdu son emploi et s'était mis à errer dans la maison comme une âme en peine. Éva n'arrivait plus à supporter son humeur massacrant. Il se plaignait continuellement de tout et de rien. Il était au bord du désespoir lorsqu'il avait reçu la lettre de son frère Edmond. Cette missive lui avait redonné le goût de vivre et avait ravivé en lui la flamme de l'espérance.

Son frère lui proposait de le rejoindre en Abitibi et lui promettait de l'embauche. Il lui avait écrit :

Il y a de la place pour tout le monde, ici. Viens avec les enfants. Ma maison n'est pas bien grande, mais on va s'arranger, tu verras. Tes gars pourront travailler dans le bois l'hiver et, pendant l'été, je vais les prendre au moulin avec moi. Nous avons aussi besoin d'un bon mécanicien. Celui qu'on avait nous a laissés tomber sans avertissement. Pour l'entretien des machines, je n'en connais pas d'autres comme toi. Tu as juste à faire tes bagages et à t'en venir.

Je vous attends,

Ton frère Edmond

Armand n'avait pas réfléchi longtemps. Pour lui, c'était la promesse d'une nouvelle vie. De toute façon, ce ne pouvait pas être pire qu'à Québec. Il avait annoncé la nouvelle aux enfants le soir même après le souper. Éva était restée muette de surprise. Pétrifiée sur sa chaise, elle avait fixé son père, incrédule. Maurice et Raoul, qui voyaient là une belle aventure, s'étaient regardés en souriant et, d'un commun

accord, ils avaient approuvé le projet de leur père. Éva avait fini par reprendre ses esprits et avait murmuré d'une voix tremblante :

— Vous n'y pensez pas ! Il n'y a rien, par là-bas. J'ai même entendu dire que c'est infesté de Sauvages et que, l'hiver, il fait tellement froid que les gens ne peuvent même pas sortir de leur maison. Pensez un peu à Juliette qui est fragile des poumons. C'est assez pour lui donner son coup de mort. Et Imelda ? Nous ne pouvons quand même pas l'abandonner toute seule ici !

— Ta sœur est mariée. Elle a son mari pour veiller sur elle, avait répondu Armand d'une voix sèche. Ma décision est prise et je ne changerai pas d'idée.

Avec assurance et fermeté, il avait ajouté :

— Nous partirons le plus tôt possible. Il n'y a plus rien qui nous retient ici. Là-bas, c'est un endroit tout neuf où tout est à faire. Nous allons nous y construire une belle vie, tu verras ! Imelda est au courant, je lui en ai parlé tout à l'heure. Je lui ai même proposé de venir nous rejoindre si le cœur lui en dit. C'est sûr qu'elle est un peu triste, mais elle comprend.

Éva connaissait bien son père. Elle savait qu'aucun argument ne le ferait changer d'avis. Elle devait accepter l'inacceptable. Ce qui lui chavirait le cœur, c'était de quitter sa sœur aînée devenue sa confidente après le décès de leur mère. Imelda était toujours là lorsqu'elle avait besoin de conseils ou d'un peu d'affection. Et voilà que cette maudite lettre envoyée par un oncle qu'elle ne connaissait même pas chavirait toute son existence.

Alors qu'elle avait été une petite fille vive et enjouée, Éva vivait difficilement son adolescence. Elle avait eu ses premières règles deux ans auparavant et elle acceptait mal les changements qui s'opéraient dans son corps. Elle avait avoué à sa sœur qu'elle ne voulait pas se marier, mais que son rêve était d'entrer au couvent. Aussi, la décision de son père l'avait-elle

bouleversée à l'extrême. Imelda avait bien tenté de la rassurer et de l'encourager, mais la pauvre enfant n'arrivait pas à sécher ses larmes. Son aînée aurait bien voulu aussi, maintenant que leur mère n'était plus là, lui parler des mystères de la vie, mais les mots restaient bloqués dans sa gorge chaque fois qu'elle s'y essayait. Pour se donner bonne conscience, elle s'était dit : « Si elle ne pose pas de questions, c'est sûrement qu'elle est au courant. De toute façon, elle saura bien assez vite. »

En voyant Éva monter dans le train en ce bel après-midi du mois d'août 1919, petite silhouette fragile qui agitait la main dans sa direction, son cœur s'était serré d'inquiétude.

— Mon Dieu, prenez-en soin, ne l'oubliez pas, elle va avoir besoin de Vous! avait-elle murmuré à voix basse.

Puis elle avait interpellé Éva.

— Bon voyage! Prends bien soin de Juliette et de nos deux grands escogriffes! Je vais t'écrire souvent. Je ne t'oublierai pas!

La vue brouillée par les larmes, Éva distinguait à peine sa sœur sur le quai de la gare. Elle aurait voulu hurler, mais elle devait être forte. Son père ne saurait jamais à quel point ce départ lui faisait mal. Elle prendrait soin de lui et de Juliette. À nouveau, ils seraient tous heureux comme au temps où Blanche vivait encore.

Une petite main tremblante s'était glissée dans la sienne, et elle avait compris à ce moment-là que c'était ce que Dieu attendait d'elle. Elle élèverait sa sœur et lui donnerait toute l'attention et la tendresse dont la petite fille aurait besoin pour se développer harmonieusement. Plus tard, lorsqu'elle aurait grandi et qu'elle serait capable de se suffire à elle-même, Éva retournerait à Québec pour prendre le voile.

Tout au long du voyage, ces pensées occupèrent son esprit et lui donnèrent le courage d'affronter la nouvelle vie qui l'attendait.